



Objet d'étude : la poésie

ANALYSE LINÉAIRE

Jules Laforgue, *Spleen (le sanglot de la terre)*

Mort à trente, Jules Laforgue est un poète provocateur qui appartient au symbolisme et qui tient la littérature comme un exercice de style. Il aime à réécrire les œuvres en les parodiant ou les mythes littéraires les plus en vogue dans *Moralité légendaire*. Dans ce poème, *Spleen*, il reprend les thèmes qui ont hantés Baudelaire et compose une version plus triviale de la stérilité poétique.

S'il reprend la forme classique du sonnet, si on retrouve dans ce texte la forme fixe parfaite, la rime embrassée, la césure et le dernier tercet qui fonctionne comme une pointe, Laforgue cependant enlève à cette forme poétique toute sa traditionnelle solennité.

L'esthétique se caractérise par des phrases courtes, nominales, un style haché, une ponctuation expressive qui traduit des sentiments divers : la lassitude devant le temps maussade au vers 10, prolongé par l'ennui du poète qui rentre « à pas lourds ».



Gustave Caillebotte



Jules Laforgue

Tout m'ennuie aujourd'hui. J'écarte mon rideau, 1
 En haut ciel gris rayé d'une éternelle pluie,
 En bas la rue où dans une brume de suie
 Des ombres vont, glissant parmi les flaques d'eau

Je regarde sans voir fouillant mon vieux cerveau, 5
 Et machinalement sur la vitre ternie
 Je fais du bout du doigt de la calligraphie.
 Bah ! sortons, je verrai peut-être du nouveau.

Pas de livres parus. Passants bêtes. Personne. 10
 Des fiacres, de la boue, et l'averse toujours...
 Puis le soir et le gaz et je rentre à pas lourds [...]

Je mange, et bâille, et lis, rien ne me passionne...
 Bah ! Couchons-nous. - Minuit. Une heure. Ah ! chacun dort !
 Seul, je ne puis dormir et je m'ennuie encor.



Vue de Paris

Commenté [MD1]: Deux hypotyposes successives donnent un effet de tableau vivant. Elles indiquent l'état du poète d'une part et le geste comme naturel qui en découle : ouvrir le rideau pour regarder à la fenêtre, dans l'espoir de tromper l'ennui. Le sentiment éprouvé, et l'action qui en résulte : écarter le rideau pour regarder à la fenêtre. Le style est d'abord classique : césure à l'hémistiche.

Commenté [MD2]: Le poème se présente dans les trois vers suivants comme un court récit et comme une description. Le rythme est lent. Du vers 2 au vers 4 les déictiques structurent le décor : en haut, en bas, deux dimensions de l'espace. Le ciel gris, la rue noire. Et les passants réduits à des ombres dans ce décor de grisaille et d'humidité. Les couleurs dominantes sont le gris du ciel, et le noir de la suie où l'on distingue uniquement ces ombres. Un temps de chien pourrait-on dire... Mais le rythme est pesant, long, il traduit l'ennui et son poids de brume, de lassitude. Un paysage extérieur qui renvoie comme en écho à l'état d'âme de l'homme à la fenêtre.

Commenté [MD3]: Le deuxième quatrain revient vers l'état d'âme du poète, et l'ennui qui continue de suinter. Regarder sans voir traduit l'absence de but. Fouillant son vieux cerveau donne une idée précise du sentiment d'impuissance et de stérilité. L'antithèse doit être soulignée entre le vieux cerveau et le désir de « nouveau » deux vers plus loin. L'espoir de voir du nouveau est aussi l'espoir d'échapper à cet ennui sans borne, interminable comme la journée de pluie. Le regard sans voir, je fais du bout du doigt, sont typiques des actions des enfants désœuvrés. Le dernier vers du quatrain met en scène une sorte de sursaut d'énergie et l'injonction intérieure qui en déboule (sortons) suivi de l'espérance de voir « du nouveau ». Autrement dit de retrouver un peu d'énergie, voire un peu d'inspiration. C'est une mise en scène de soi-même dans un moment sans grand éclat, celui de l'ennui éprouvé un jour de pluie.

Commenté [MD4]: Le premier tercet révèle par un style elliptique la nature de la promenade du poète. Il commence par passer dans les librairies mais rien « pas de livres parus ». Le désœuvrement tourne au mépris, les ombres deviennent des « passants bêtes », puis « personne ». Il faut entendre ici, personne à qui parler, personne digne de communiquer, ou apte à communiquer. C'est un univers vide d'hommes, vide de relation, un univers dépersonnalisé qui répond en écho à l'état d'âme du poète. La gradation insiste sur le décor : des fiacres, de la boue, de la pluie. L'averse toujours. Les indices de temporalité sont discrets mais présent. Les heures passent... la journée s'écoule lentement, vide et maussade. Le dernier vers conclut la promenade comme la journée. C'est le soir, la nuit tombe et les réverbères s'allument. Le poète rentre à pas lourds. La promenade n'a pas dissipé son ennui, son vague à l'âme, elle semble même l'avoir nourri et renforcé. Le rythme s'est infléchi, alourdi, comme si le poids de l'ennui s'était encore accentué.

Commenté [MD5]: Le rythme des actions s'accélère ce qui fait ressentir les tentatives du poète de sortir de son état de langueur. Mais c'est en vain « rien ne me passionne ». Même structure qu'aux vers 5 et 6. Au terme de tentatives infructueuses pour sortir de cet état, aucun résultat. « bah » traduit le renoncement, l'impuissance, et la décision qui en ressort. Le terme relève du registre familier. La première injonction « diurne » sortons, renvoie à la seconde : couchons-nous. Nous avons alors des indices temporels. C'est l'insomnie qui se traduit par les heures qui s'égrènent. Et le dépit : « ah, chacun dort ». Autrement dit « tous ». On retrouve la traditionnelle opposition du poète seul et du reste du monde. Ce reste du monde est symbolisé d'abord par les ombres glissant dans la rue, puis les « passants bêtes », et enfin par ce monde endormi qui semble narguer le poète, qui seul ne peut dormir.